



Jean-François Sarasin

poète, 1614-1654



Jean-François Sarasin.

La ville de Pézenas a gardé mémoire et trace des séjours de Molière en son sein, mais qui se souvient encore du poète Jean-François Sarasin (1614-1654), dont le nom est cependant inscrit dans la toponymie, avec une autre orthographe et une erreur de date : Boulevard Sarrazin ? Normand de naissance et parisien d'adoption, Il vécut pourtant à la Grange-des-Prés dans les derniers temps de sa courte vie, au titre de secrétaire et d'intendant d'Armand de Conti, après avoir été secrétaire de Jean-François Paul de Gondi (le cardinal de Retz).

C'est à ce même Jean-François Sarasin, d'ailleurs, que Molière doit d'avoir été engagé avec sa troupe auprès du prince de Conti pour divertir la maîtresse de ce dernier, Madame de Calvimont. L'inclination que Sarasin éprouvait alors pour une actrice de l'Illustre Théâtre, la marquise Du Parc, n'a sans doute pas peu contribué au talent dont il fit preuve pour convaincre le prince de choisir la troupe de

Molière au lieu de celle de son concurrent, Cormier. Notons d'ailleurs que la belle marquise allait enflammer quelques années plus tard le cœur de Jean Racine et lui inspirer le personnage d'Andromaque.

Habile négociateur, Jean-François Sarasin oeuvra aussi pour qu'Armand de Conti, ardent Frondeur, ne tombât pas complètement en disgrâce auprès d'Anne d'Autriche et de son ministre : il suggéra au prince d'épouser Anne-Marie Martinozzi, la nièce de Mazarin, et traita directement avec ce dernier.

Ainsi, le destin de Sarasin est-il intimement lié à celui d'Armand de Conti et même à celui de toute la famille des Bourbon-Condé. Il fréquenta en effet le « grand » Condé, frère du prince, et leur sœur, la duchesse de Longueville, à qui Sarasin donne, en ses poèmes, le nom de « Sylvie » – tous trois engagés dans la Fronde. En ses jeunes années, Sarasin séjourna d'ailleurs chez le grand Condé, au château de Chantilly, qui lui inspira quelques vers :

*« Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oiseaux les troupes éveillées
Renouvellent leur chant sous les vertes
feuillées,*

*Que partout le travail commence avec effort,
À Chantilly l'on dort.*

*Aussi lorsque la nuit étend les sombres voiles,
Que la lune brillante au milieu des étoiles
D'une heure pour le moins a passé la minuit,
Que le calme a chassé le bruit,*

*Que dans tout l'univers tout le monde
sommeille,*

À Chantilly l'on veille. »

Oublié aujourd'hui des anthologies et des manuels scolaires, Jean-François Sarasin mérite bien cependant qu'on s'intéresse à lui, ne serait-ce que pour le mystère qui enveloppe

encore sa mort précoce, à Pézenas. Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, prétend qu'il aurait perdu la vie suite à une fièvre chaude, causée par un coup de pincettes que lui aurait administré à la tempe le prince de Conti ! On sait combien ce dernier, d'abord amateur de badinage et de théâtre, devint ensuite austère et pourfendeur des plaisirs mondains. Il aurait ainsi, après l'avoir accueilli, fustigé Molière, et après l'avoir engagé comme intendant, frappé à mort Sarasin. Une épigramme parut à cette époque dans le journal de la Haye :

*« Deux charmants et fameux poètes
Disciples de Marot, Du Cerceau, Sarasin,
Ont éternisé les pincettes,
Le premier par ses vers, et l'autre par sa fin. »*

Et l'on put lire, dans la gazette de Loret datant du 5 décembre 1654 :

*« Sarasin, cet aimable esprit
Dont on voit maint sublime écrit,
Est, à Pézenas, si malade,
Qu'il n'use plus que de panade »*

Et le 19 décembre, dans la même gazette :

*« Enfin la rigoureuse Parque
A ravi cet homme de marque,
Ce monsieur Sarasin, normand,
Dont l'esprit était si charmant »*

L'abbé de Cosnac, familier du prince de Conti, prétendit quant à lui que Sarasin avait été empoisonné à Perpignan par un mari jaloux dont il courtisait la femme... Le mystère reste entier, y compris sur le lieu précis de son inhumation. Selon un certain Montreuil, Sarasin aurait été enterré à côté de la tombe d'un cordonnier. *« Et cependant, se serait-il exclamé, je gage que le cordonnier n'a jamais fait de si bons sonnets que celui. Que d'être femme et ne pas coqueter »*. Pellisson, venu en 1655 sur la tombe de son ami, composa cette épitaphe :

*« Pour écrire en styles divers
Ce rare esprit surpassa tous les autres ;
Je n'en dis rien, car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres. »*

Une autre version, mentionnée par Jean-Joseph Expilly dans son *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France* et par Jean-Pierre Nicéron dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres* suggère que Sarasin a été inhumé dans la Collégiale de Pézenas :

« Sarrazin ayant été inhumé sous les stalles des chanoines, et le chœur de la collégiale de Pézenas étant fort petit, on se contenta de mettre sur un pilier cette épitaphe, gravée sur une lame de cuivre. Mais le chœur de cette église étant venu à tomber, la lame de cuivre en question a disparu, et l'on soupçonne qu'elle a été volée. »

L'épitaphe, commandée par les consuls et les habitants de Pézenas, aurait été composée par un gentilhomme des environs, M. de Juvenel de Carlencas :

*« Hic jacet
Joannes-Franciscus Sarrasin,
Patria Cadomensis,
Regi à consiliis,
Historicus & poeta perelegans,
Omni demum doctrina ornatissimus,
Lenitate morum, ingenii tum acumine,
Tum sagacitate infignis.
Armando Borbonio Occitaniae Proregi,
Cui erat à secretis, carissimus,
Tanta vero modestiae, ut ejus opera adhuc
desiderarentur,
Nisi à Paulo Pelissono & Aegido Menagio
Familiaribus suis
Collecta & edita fuissent.
Obiit V.decembris M.DC.LIV.*

*Ad aeternam posteritatis memoriam
Et praeclarissimi viri eximiam virtutem
Praefectus & aediles,
Titulum hunc inscribendum tumulo curavere
Anno M.DCC.XXVI »*

Mais avant de mourir dans ces mystérieuses circonstances, Jean-François Sarasin, dont on appréciait « l'esprit de gaieté » et « les charmes » de la conversation, selon Paul Pellisson, fit partie de ces poètes précieux qui fréquentaient les salons parisiens. Tandis que Vincent Voiture, son modèle, régnait en maître à l'hôtel de Rambouillet, Sarasin sut s'attirer les bonnes grâces de la fameuse Ninon de Lenclos mais surtout de M^{lle} de Scudéry, dont le salon était ouvert les samedis, auteur de la célèbre Carte de Tendre qui illustre son roman Clélie et passionna les cercles mondains de l'époque. Sarasin y brilla particulièrement lors de la fameuse journée des Madrigaux.

Peut-être est-ce son statut de poète de salon, chargé de divertir la noblesse, en rédigeant, sans le projet d'être publié, des poèmes de

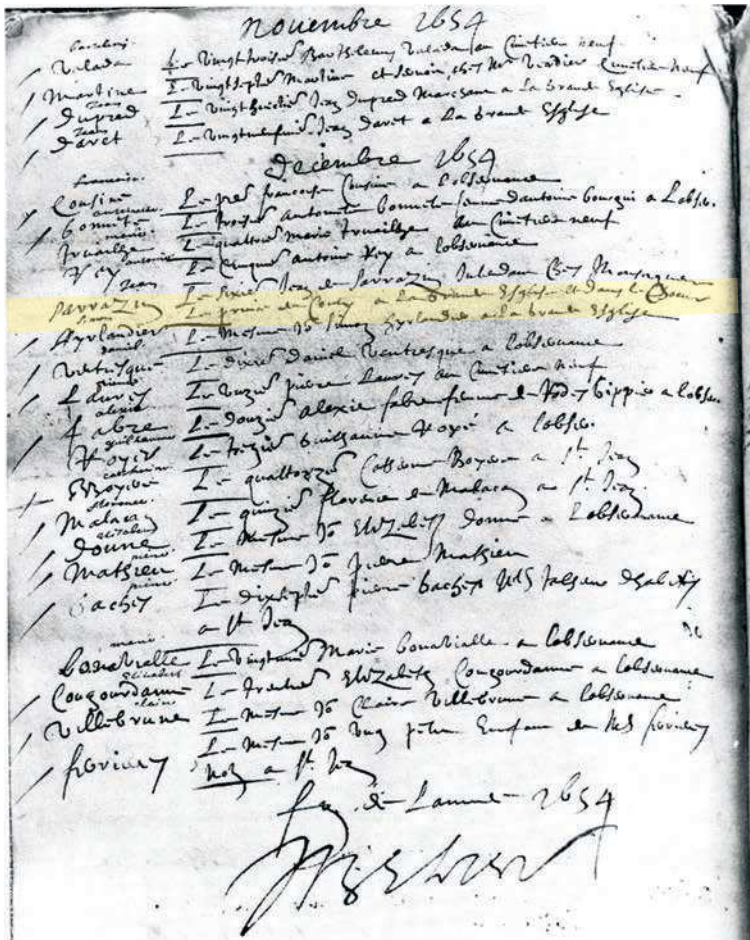


Molière en Saint-Jean-Baptiste (Musée de Vulliod-Saint-Germain, coll. Bastard).



circonstances, cultivant l'idéal antique de l'*otium literatum* (idéal d'oisiveté, de gratuité, consacré au échanges et aux belles lettres), qui lui vaut aujourd'hui d'être oublié ? Il a laissé pourtant une œuvre riche, éclectique, que ses amis Pellisson et Ménage ont fait paraître après sa mort. Capable d'écrire en latin comme en Français, en vers comme en prose, il est l'auteur, notamment, de fragments épiques : Rollon conquérant, de poèmes héroï-comiques : La Pompe funèbre de Voiture, de délicieux poèmes de formes variées (épigrammes, sonnets, chansons, églogues inspirées de Virgile...), tels « Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de Souris », des poésies pleines d'esprit, tantôt grivoises, tantôt lyriques, souvent badines...

Registre paroissial mentionnant le décès de Sarasin (Archives municipales).



Sarasin, comme Vincent Voiture, dont la vie amoureuse est jalonnée de conquêtes, comme nous l'avons vu, fut en effet l'un de ces poètes qui contribuèrent à forger en littérature les notions de badinage et de galanterie, et à inventer, en même temps que la société mondaine à laquelle ils appartenaient, de nouveaux rapports amoureux, caractérisés par la légèreté, le goût du plaisir, le refus du

tragique, un épicurisme de bon aloi. C'est ce qu'Alain Génétiot analyse à merveille dans son ouvrage *Poétique du Loisir mondain*, de Voiture à La Fontaine. Les auteurs galants goûtent les plaisirs de l'instant :

« *Mon amour est feu de paille
Qui luit & meurt en un instant* » (Chanson)

et se soucient peu d'être constants :

« *On m'enchaîne sans résistance
Mais je romps mes fers aisément ;
Et je trouve que la constance
Est une vertu de Roman.* » (Chanson)

Tel est le portrait du galant, selon Sarasin :

« *Il faut, pour être vrai Galant,
Etre complaisant,
De belle humeur,
Quelquefois railleur,
Et quelque peu rimeur.
Les doux propos et les chansons gentilles
Gagnent les Filles
Et les Amours
Qui sont Enfants veulent chanter toujours* » (Chanson)

Ainsi, tant pour leur qualité littéraire que pour le document que constituent ses œuvres sur l'esprit d'une époque (la Fronde) d'un milieu (les salons) et ses mœurs (la galanterie), les œuvres de Sarasin méritent d'être redécouvertes. Laissons-lui le mot de la fin, en ce brillant sonnet :

« *La Beauté que je sers, & qui m'est si cruelle,
Se peut bien appeler un Miracle des Cieux.
C'est la peine du cœur, c'est le plaisir des yeux,
Et le divin objet d'une flamme immortelle.
La Mère des Amours ne fut jamais si belle,
Ses regards sont partout des Vainqueurs glorieux ;
Et sa bouche qui forme un parler gracieux
A l'éclat & l'odeur d'une Rose nouvelle.
Un excès de beauté me force à l'adorer,
Un excès de rigueur me défend d'espérer.
Sa beauté veut mon coeur, sa rigueur veut ma vie.*

« *Ainsi le seul trépas a droit de me guérir,
Et je ne puis jamais ayant connu Sylvie,
Ni la voir sans l'aimer, ni l'aimer sans mourir.* »

Sarah Perret

Professeur agrégé de Lettres Modernes, enseignant à Béziers (Lycée Henri IV), doctorante (projet de thèse sur Jean-François Sarasin, sous la direction de Christian Belin, à l'Université Paul Valéry, Montpellier III.)